

# *Là où les Nègres sont maîtres*

## Randy J. Sparks

PRESSE ÉCRITE

*Historiens et géographes*, juillet/août 2017

Annamaboe (Anomabu en anglais) n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville alanguie sur le littoral ghanéen. Les Hollandais y installèrent les premiers un comptoir en 1624, puis vinrent en 1679 les Anglais de la Royal African Company (RAC), devenue Company of Marchants Trading to Africa (CMTA) en 1750, qui édifièrent à quelques kilomètres leur premier établissement sur cette Gold Coast prometteuse en or et en céréales : Cape Coast Castle. Quelques dizaines d'années encore et, dès la fin du XVIIe siècle, et plus encore au lendemain du traité d'Utrecht qui autorise les Anglais à déporter des esclaves dans les colonies espagnoles, la traite prend son essor. Jusqu'au tout début du XIXe siècle, Annamoboe demeure une plaque tournante de l'économie atlantique dans son ensemble. Ce livre nous dit pourquoi et comment, à travers notamment les portraits croisés du chef de la ville, le fante Corraantee, et de son interlocuteur anglais, Richard Brew, principal négociant européen de la place.

On retiendra de la démonstration deux constats majeurs.

Premièrement, ce sont bien les Fante et non pas les Anglais qui contrôlent le trafic négrier. D'abord parce que leur conflit permanent avec les peuples de l'arrière-pays - au premier chef les Ashanti -garantissent l'afflux constant des captifs dont l'économie de plantation des Européens en Amérique est toujours plus demandeuse. Surtout, les Fante n'aliènent jamais leur souveraineté politique et économique ; ils décident ainsi des termes du marché au grand dam des Anglais, fixant les cours et

imposant les moyens de paiement. Négociants avisés, ils excitent la concurrence entre les rivaux européens et savent traiter indifféremment avec les Hollandais, les Anglais, les Français, sans négliger les Danois ou les Brandebourgeois. Dès lors, Les Anglais presque systématiquement doivent céder à leurs revendications. Annamaboe est bien la ville « où les Nègres sont maîtres », ainsi que le déplore - vainement - Richard Brew. Pour faciliter leur commerce, ils savent aussi adapter leurs propres systèmes d'échanges et acceptent par exemple la mise en gage de leurs enfants en garantie des marchandises confiées par les Européens. Ils n'hésitent pas davantage à s'embarquer à bord des négriers afin de parfaire leur connaissance du trafic. Bref, les élites marchandes africaines sont aussi indispensables à ce commerce humain que leurs semblables de Liverpool ou de Nantes. Cette vérité que certains encore aujourd'hui répugnent à accepter est ici vérifiée et illustrée par l'exemple et sur le long terme.

Le second enseignement de ce livre solide est relatif à l'essor de la première mondialisation. Tout ou presque dans cette ville d'Annamaboe témoigne de cette « globalisation » économique chère aux Anglo-Saxons. L'Europe, l'Afrique et l'Amérique se rencontrent dans un espace désormais assez intégré pour être à juste titre être qualifié d' « Atlantique ». L'Afrique exporte ses esclaves, mais elle accueille dans le même temps - à une échelle infiniment moindre, il est vrai - des administrateurs, des soldats, des négociants, des trafiquants venus de l'Europe du Nord-Ouest et du Sud qui s'entassent dans les forts et les comptoirs, et parfois s'unissent à des femmes africaines ou métisses dont ils ont des enfants qui, pour certains, peuvent aller en Europe afin d'y être éduqués. Les élites fante n'hésitent pas, traversent l'océan en tous sens et participent activement au commerce triangulaire. Les Noirs y sont bien perçus « comme des agents », au même titre que les Blancs, si bien que l'auteur reprend à son compte le concept d' « Atlantique noir ». Les échanges ne se limitent pas à la traite, même si cette dernière est évidemment le trafic le plus rémunérateur. On observe même de singulières évolutions. La Côte de l'Or est aussi un grenier à céréales car le maïs, introduit par les Portugais au XVI<sup>e</sup> siècle y prospère et son exportation demeure très importante durant toute la période considérée. Ce même maïs explique la croissance démographique locale qui permet les guerres à l'intérieur du pays et la réduction en esclavage des populations

soumises. Par ailleurs, la Côte-de l'Or, qui doit son nom à ses richesses minières, devient paradoxalement importatrice de ce métal précieux qui solde les achats d'esclaves et de maïs avec des produits manufacturés européens, un or qui contribue à son essor politique et économique. La culture du maïs, l'expansion fante et le développement de la traite sont donc indissociables.

Marc VIGIÉ

*La Croix*, 24 juillet 2017

### **D'autres regards sur la traite africaine**

L'historien américain Randy J. Sparks, enseignant à l'université de Tulane (La Nouvelle-Orléans, Louisiane), s'est penché avec minutie sur Annamaboe, qui fut la plaque tournante de la Côte-de-l'Or, aujourd'hui le Ghana, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'auteur fait revivre la vie des hommes et des femmes de ce port ghanéen où se croisent Anglais, Français, Danois, tous contraints de négocier avec les grandes familles africaines, elles-mêmes nœuds essentiels de la traite négrière. Dans le décor méconnu de ce qui fut, sur la côte occidentale de l'Afrique, le lieu de la première mondialisation, Randy J. Sparks brosse les portraits croisés de «Corrantee», leader politique et commercial du peuple fante, et de son interlocuteur anglais, Brew, grand négociant, toujours furieux de devoir transiger, voire s'incliner «là où les nègres sont maîtres ».

Frédéric Mounier

*Le Point références*, juin-juillet 2017

### **Le port dont les négriers étaient des Noirs**

Le petit port ghanéen d'Annamabu ne paie pas de mine. A l'écart des flux touristiques, il n'a plus rien du centre anime qu'il était au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand, chaque année, des milliers d'esclaves y embarquaient pour l'Amérique. La ville s'appelait alors Annamaboe, et son roi de fait était un commerçant, le principal organisateur du trafic négrier, John Barranshee Corrantee, un Noir. A Annamaboe,

comme le disait alors le gouverneur anglais du fort de Cape Coast, Thomas Melville « Les Nègres sont maîtres ». Et des entrepreneurs actifs de la traite transatlantique, comme le raconte avec autant de rigueur que de verve l'historien américain Randy J Sparks dans *Là ou les Nègres sont maîtres*. La fondation d'Annamaboe est sans doute antérieure à la fin du XVIIe siècle, époque où le peuple Fante vient de l'arrière-pays pour s'installer sur le littoral de ce qui est aujourd'hui le Ghana. Les Hollandais y établissent un comptoir en 1638 avant d'en être évincés, en 1679, par les Anglais, qui y construisent un fort pour abriter leurs affaires commerciales. A cette époque, Annamaboe n'est qu'une escale pour les navires européens qui viennent se ravitailler avant de traverser l'Atlantique. La ville compte alors de 6 000 à 7 000 habitants et vit grassement de l'agriculture, notamment du maïs, introduit par les Portugais sur la Côte-de l'Or un siècle auparavant. Mais elle se découvre bientôt une nouvelle source de richesse : l'esclavage. Les guerres menées par les Ashanti à l'intérieur des terres, tout comme l'expansion militaire de l'Etat fante, génèrent en effet un flux continu d'esclaves. Dès le début du XVIIIe siècle, la ville commence à se transformer en port négrier sous l'influence des Européens. Certes, les négociants blancs jouent un rôle ils viennent d'Europe pour « récolter » des esclaves et fournissent aux Fante les armes à feu qui leur permettent de se battre. Mais, contrairement à un préjugé courant, ce ne sont pas les Européens qui provoquent ces guerres. Elles sont majoritairement liées aux nombreux différends qui opposent entre elles les populations africaines.

Les Fante affrontent ainsi régulièrement leurs voisins Ashanti pour les priver d'un accès direct aux forts européens et conserver le contrôle des comptoirs commerciaux. Anglais et Fante ont en effet établi un *modus vivendi* où chacun défend au mieux ses intérêts. Mais ce sont les Africains qui fixent les règles du jeu, qu'il s'agisse du paiement de taxes coutumières ou des redevances diverses, du prix des esclaves ou de la possibilité qu'ils se réservent de commercer avec qui bon leur semble. Les Anglais sont en position d'infériorité et doivent invariablement se plier aux revendications de leurs partenaires. Lassés, ils finissent d'ailleurs par abandonner leur fort en 1730.

Ce n'est que quelques années plus tard qu'apparaît dans les archives le nom de John Corraantee. Né aux alentours de 1670, il est présente comme cabocere, c'est-à-dire

responsable politique et militaire de la ville. Mis en gage chez les Anglais par son père dans sa jeunesse, il a appris à connaître les Européens et joue à merveille des rivalités qui les opposent. Les Français le courtisent : ils leur laissent l'un de ses fils, Bassi, qui est emmené en France en 1740. Il y apprend à parler et à lire la langue de Voltaire, et sera même baptisé par l'archevêque de Paris - le roi Louis XV en personne est son parrain - avant de revenir au pays. Rusé, Corraantee ne met pas tous ses œufs dans le même panier. En 1747, il confie aux Anglais un autre de ses fils, William Ansah. L'adolescent est censé débarquer en Angleterre après que le navire qui l'emporte aura livré son chargement d'esclaves à la Barbade. Las, le capitaine du navire décède en mer, et William Ansah est vendu comme esclave par l'équipage. Furieux mais puissant, Corraantee obtient rapidement que le jeune homme soit racheté et conduit vers sa destination initiale, où il sera l'objet de toutes les attentions avant de rentrer triomphalement à Annamaboe en 1750.

Corraantee est un habile diplomate. Pour s'attirer les bonnes grâces des capitaines de navires, il les invite à de somptueux banquets dans l'ancien comptoir hollandais, devenu sa résidence. Pour les divertir, il leur procure des compagnes. Et quand, en 1753, les Anglais décident de construire un nouveau fort bien plus grand que le précédent pour contrer les Français, il héberge les ouvriers chargés des travaux. À prix d'or, évidemment. Il n'y a pas de petits profits.

En 1756, l'Anglais Richard Brew a 30 ans et dix ans passés sur la côte africaine quand il est nommé commandant du nouveau fort. Il en dirige la construction, en même temps que celle de sa propre résidence, l'imposant Castel Brew. Très vite, Corraantee lui donne une de ses filles pour l'un de ces mariages « à la mode du pays » qui unissent un homme blanc et une femme africaine. Sauf qu'à Annamaboe, ce sont les Européens qui deviennent africains.

Brew a remarquablement saisi la leçon : à la mort de son « beau-père » en 1764, il démissionne pour développer ses propres activités. Ce Britannique qui parle les langues locales est un fin diplomate : il va parvenir à pacifier suffisamment les relations entre Fante et Ashanti pour assurer la sécurité des routes commerciales et faire que les captifs victimes des conflits à l'intérieur des terres affluent régulièrement vers la côte. La Côte-de-l'Or est alors au cœur de la traite négrière transatlantique. Près de 900 000 esclaves en sont déportés au XVIII<sup>e</sup> siècle, dont

plusieurs centaines de milliers à partir d'Annamaboe. Si 1 768 esclaves sont vendus dans la ville en 1752, ils sont 4 203 en 1753 et 7 073 en 1767 ! Africains et Européens construisent ensemble, sans le moindre état d'âme, un monde nouveau sur les côtes africaines. Quand Brew s'éteint en 1776, son épouse, Effua Ansah, fait célébrer ses funérailles selon la coutume fante, et ses deux filles métisses héritent de ses biens.

Tout s'effondre pourtant en 1806. En intervenant imprudemment dans un conflit entre les Ashanti et leurs vassaux Assin, les Fante d'Annamaboe provoquent la colère de leurs puissants voisins. Sûrs de leur force, ils refusent toute médiation, mais cette guerre se révèle un désastre où périssent les deux tiers des 15 000 habitants de la ville. Les Ashanti triomphent, mais alors qu'ils atteignent enfin leur but - le contrôle de la traite -, celle-ci est abolie par les Britanniques... Aujourd'hui, le fort est toujours debout - il était encore récemment une prison -, tout comme Castle Brew, l'ancienne résidence de John Corraantee, même si personne ne se souvient plus de l'homme qui l'a érigée. La municipalité d'Anomabu rêve de faire de sa ville un haut lieu du tourisme. Ce n'est pas gagné : seuls 54 personnes ont signé le livre d'or de la cité en 2011...

Francis Simonis

*Ça m'intéresse*, juillet-août 2017

Au XVIIIe siècle, Annamaboe, dans l'actuel Ghana, est l'épicentre d'un juteux trafic d'esclaves contrôlé par un chef africain, Corraantee. Pour faire affaire avec lui, les Français sortent le grand jeu. Un de ses fils est envoyé en France, où il est baptisé par l'archevêque de Paris et a pour parrain.. . Louis XV himself. Ça marche ! Corraantee autorise les Français à commercer sur son territoire. Découvrez les rouages africains de la machine esclavagiste.

*La Quinzaine littéraire*,

**Vues sur l'esclavage et son abolition**

L'historien américain Randy J. Sparks n'hésite pas à évoquer les cas moins attendus, avec *Là où les nègres sont maîtres*, livre dans lequel il s'intéresse également aux responsables noirs du commerce de l'esclavage en Côte-de-l'Or (actuel Ghana). Loin de vouloir donner une vue générale de l'esclavage, il se focalise sur un exemple précis : la traite d'esclaves au port d'Annamaboe. Cette restriction volontaire du corpus déplacerait presque son essai vers le récit romanesque. L'historien y relate les événements qui ont ponctué la vie de ce port, révélant les mécanismes de cette économie florissante du commerce d'êtres humains, concurrençant les autres commerces devenus moins lucratifs. L'esclave y est alors une marchandise comme une autre. La vie du port est peinte au plus près, à travers ces figures de négociants ordinaires, se livrant petit à petit - par appât du gain - aux plus vils agissements : profanations, pillages de tombes, etc. Si l'historien entend montrer que les rapports de force n'étaient pas nécessairement ceux auxquels on pourrait s'attendre, le titre de l'essai semble presque exagéré lorsqu'on sait que l'une des figures les plus abjectes de ce commerce, Richard Brew, est un Anglais. Bien évidemment, il ne serait pas pertinent de vouloir graduer, racialement, les responsabilités ; d'ailleurs, le projet de Randy J. Sparks n'est pas celui-là, il est plutôt de révéler des angles morts de l'histoire de l'esclavage.

Eddie Breuil

*Les Cahiers de Sciences et Vie*, mai 2017

### **Une autre histoire de l'esclavage**

Le port d'Annamaboe, Côte-de-l'Or (actuel Ghana), 1747. William Ansah Sessarakoo embarque pour Londres, où son père l'envoie parfaire son éducation. Le navire transporte une cargaison d'esclaves et doit d'abord faire escale à la Barbade. Mais trahi par le capitaine, William y est vendu en même temps que les autres prisonniers noirs et donné pour mort! Deux ans plus tard, un marin le reconnaît et alerte le père du jeune homme, qui réussit à obtenir sa libération. Lorsque William arrive enfin à Londres, il est reçu avec les honneurs dus à un prince. C'est que son père n'est autre

que John Corrañtee, un puissant cabocere (chef fante, l'ethnie africaine qui domine alors la Côte-de-l'Or)... lui-même marchand d'esclaves. Cette histoire est emblématique des rapports de force complexes qui se sont joués sur la côte ouest-africaine alors que la traite négrière atteignait son apogée. Autant que les Européens, certaines élites africaines ont en effet contribué au commerce des esclaves, exploitant la rivalité entre Français, Britanniques et Hollandais avec le plus grand cynisme, affirme Randy J. Sparks, professeur d'histoire à l'université Tulane (États-Unis).

L'auteur concentre son attention sur Annamaboe, «plaque tournante» du commerce de la région, d'où furent déportés des centaines de milliers d'esclaves (majoritairement des prisonniers de guerre capturés dans l'arrière-pays) au cours du XVIIIe siècle. Appuyé sur des archives glaçantes (le plan d'un navire négrier, des annonces de ventes d'esclaves parues dans la presse américaine...), son récit, très documenté, décrit une société brutale, gangrenée par la corruption et la ruse. Une société où les enlèvements étaient courants (qu'ils soient marins ou négociants en or, «tous les Africains qui montaient à bord des bateaux anglais étaient des cibles faciles»), où les enfants des marchands africains étaient «laissés en gage» aux Européens le temps d'un emprunt (si ce dernier n'était pas remboursé, l'enfant pouvait être vendu), et où les différends commerciaux se résolvaient à travers de longues palabres, dans l'indifférence la plus totale concernant le sort de ces «marchandises» humaines.

On pourra regretter que le destin terrible des victimes de l'esclavage passe finalement au second plan mais l'historien nous rappelle combien il est difficile de suivre leur trace à partir du moment où, vendus, ils perdaient leur identité. Reste que cet essai est une mine d'informations sur l'économie de la traite négrière, en même temps qu'un récit passionnant dont l'angle, dérangeant, a été peu traité jusqu'ici.

Clara Baudel

*L'Histoire*, mai 2017

**Des Africains au cœur de la traite négrière**



Le dernier livre de Randy Sparks, professeur à l'université Tulane à La Nouvelle-Orléans en Louisiane, a pour sujet un port africain de la Côte-de-l'Or (le Ghana d'aujourd'hui) au XVIIIe siècle. Petite bourgade anonyme de nos jours - son nom contemporain est Anomabu – Annamaboe était alors le port de traite le plus important de la côte, d'où des centaines de milliers d'esclaves furent déportés vers les Amériques. Avant de se lancer avec succès dans la traite négrière, les élites marchandes de ce port commerçaient de l'or et des céréales.

Les Britanniques, via la Royal African Company (RAC), devenue en 1750 la Company of Merchants Trading to Africa (CMTA), construisirent un grand fort, mais les Néerlandais et les Français étaient aussi entreprenants. Les chefs locaux, d'ethnie Fante, surent habilement jouer des rivalités entre marchands européens, en faisant monter les enchères et en prenant une part active au commerce. Les guerres qui opposèrent les Fante aux Ashanti permirent un afflux de captifs. Au début du XVIIIe siècle, la traite était deux fois plus rentable que le commerce de l'or.

En mobilisant une grande variété d'archives (lettres, documents de la RAC, mémoires du XVIIIe siècle, etc.), Randy Sparks montre de manière très convaincante comment une société créolisée naquit de la rencontre des administrateurs, soldats et négociants britanniques avec les Fante. Les enfants issus de ces unions (les « mulâtres ») étaient envoyés faire leurs études en Angleterre lorsque le père était fortuné ; d'autres trouvaient emploi comme interprète ou marin.

Du point de vue du pouvoir, c'était les Fante qui avaient la main. Les Britanniques devaient céder à leurs demandes, par exemple lorsqu'il s'agissait de faire du négoce avec qui bon leur semblait, d'accepter la monnaie locale ou de payer des redevances. Au besoin, on bloquait le fort et on expulsait les Britanniques récalcitrants.

Dans le droit fil de son précédent ouvrage *Les Deux Princes de Calabar* (Les Perséides, 2007), racontant l'histoire de deux princes africains capturés en 1767, déportés en Dominique et en Virginie, puis qui parvinrent finalement à rentrer chez eux à Calabar (dans l'actuel Nigeria), Randy Sparks confirme avec ce nouveau livre son grand talent de conteur. Car il n'est pas seulement question du portrait d'une ville africaine occupant une place centrale dans l'économie atlantique du XVIIIe siècle, mais aussi de personnages étonnants.

Et tout d'abord John Corrantee (ou Kurantsi), le chef principal d'Annamaboe, né

dans les années 1670. Commandant militaire, rusé politique, commerçant prospère d'or et d'esclaves, Corraantee était un cabocere (un « chef ») qui en impose. Les Britanniques et les Français, qui se disputaient les faveurs commerciales du cabocere, le sollicitèrent pour qu'il envoie ses enfants étudier dans leurs pays respectifs. Prudent, Corraantee envoya d'abord l'un de ses fils à Paris au début des années 1740. Le jeune prince fut reçu avec tous les honneurs, étudia au lycée Louis-le-Grand, avant de rentrer au pays.

Les Britanniques invitèrent un autre fils à s'instruire en Angleterre, ce que Corraantee accepta, ne serait-ce que pour mieux comparer les deux pays et continuer son jeu diplomatique. William Ansah, le fils préféré, s'embarqua donc pour Londres en 1747. Enfin, c'est ce qu'il croyait. Le capitaine du bateau négrier était censé acheminer sa cargaison d'esclaves jusqu'à la Barbade avant de convoier le jeune homme en Angleterre, mais il fit croire que ce dernier avait péri lors du voyage et le vendit en esclavage. Corraantee finit par l'apprendre et demanda aux Britanniques de le récupérer. On le retrouva à la Barbade, puis la CMTA le débarqua en Angleterre où ses aventures firent sensation. A Londres, perruqué, poudré et magnifiquement vêtu, William Ansah assista à une représentation de *Oroonoko ou L'Esclave royal* d'Aphra Behn, pièce qui raconte l'histoire d'un prince Africain capturé et vendu sur un marché aux esclaves de Surinam. Le jeune africain éclata en sanglots et quitta le théâtre en courant, et la foule pleura avec lui.

Les Britanniques manifestaient peu de compassion pour les millions d'esclaves envoyés aux Amériques, ou pour les Africains misérables de Londres, mais « un prince enlevé et réduit en esclavage était une autre affaire », écrit Randy Sparks. De fait, William Ansah devint une figure de la vie mondaine et littéraire anglaise, avant que le jeune homme levât l'ancre pour Annamaboe en 1750 où toute la ville fêta le retour du miraculé.

Randy Sparks se tourne ensuite vers Richard Brew, autre personnage en vue d'Annamaboe. Natif d'Irlande, Brew était un marchand établi en permanence sur la Côte-de-l'Or. Sa prospérité éclatante lui permit de construire un château de style géorgien à Annamaboe et d'épouser une fille de Corraantee, point de départ d'une des familles créoles les plus puissantes du Ghana. Des années 1750 à sa mort, il importa des quantités gigantesques de marchandises de traite (tissus, ustensiles, outils,

armes, meubles), qu'il échangeait contre des esclaves. Dans les entrepôts de Castle Brew, le fameux château, les marchandises venues de toute l'Europe étaient entassées tandis qu'à côté, dans les geôles, les esclaves étaient enfermés.

Au début du XIXe siècle, la prospérité d'Annamaboe déclina, en raison de sa destruction par les Ashanti, et surtout de l'abolition de la traite par les Britanniques. L'économie de la ville s'effondra, et elle sombra dans l'oubli. Tout est encore debout aujourd'hui : le fort, le château, mais les touristes sont rares, en dépit des efforts de la municipalité. Cette histoire d'une ville africaine au cœur de la première mondialisation montre à quel point les Africains ont occupé une place importante dans ce processus - les esclaves eux-mêmes, mais aussi les élites marchandes qui les vendaient.

Pap N'Diaye

*Libération*, 13 avril 2017

### **Tableau noir de l'esclavage en Afrique**

Les historiens se sont peu intéressés à la part africaine de la traite esclavagiste, confortant l'image de marchands européens tout-puissants imposant leurs intérêts à des populations africaines dominées. Cette image est trompeuse, explique l'historien américain Randy J. Sparks, qui montre avec l'exemple du port d'Annamaboe (dans l'actuel Ghana) que le rapport de forces pouvait être différent. Encore petit port de pêche au début du XVIIIe siècle, Annamaboe s'enrichit beaucoup dans les décennies suivantes grâce au commerce des esclaves dont il devient le premier port exportateur de l'Afrique occidentale.

À partir des années 1680, les guerres d'expansion menées par les Ashanti, dont le royaume est situé au nord de la ville, apportent vers la côte un flux continu de prisonniers de guerre réduits en esclavage. Les Fante, population majoritaire à Annamaboe, font bon accueil aux marchands européens. Ils autorisent les Anglais à construire un fort, plaque tournante où transitent les marchandises importées d'Europe, qui serviront de contrepartie pour l'achat d'esclaves et point d'appui indispensable pour les navires négriers qui doivent souvent rester des semaines,

voire des mois afin de charger leurs cargaisons d'êtres humains. Une élite marchande africaine prend alors son essor. Elle tient son pouvoir de sa position d'intermédiaire, les Européens ne s'aventurant jamais dans l'intérieur des terres pour acheter des esclaves aux Ashanti. Les Fante ont certes besoin des Européens pour leur commerce, mais ils ne sont en aucune façon soumis à eux, d'autant moins que leur territoire est riche en or et en produits agricoles, souvent exploités par leurs propres esclaves.

L'indépendance commerciale des chefs fante est sans concession. Ils exigent le renvoi des agents européens qui leur déplaisent ou refusent à des Anglais insistants le monopole du commerce à Annamaboe. Ce sont aussi eux, et non les Européens, qui fixent les règles établissant qui peut être légalement asservi. Les Britanniques comprennent vite qu'il est de leur intérêt de respecter ces principes, se donnant même beaucoup de mal pour retrouver partout en Amérique ceux des Fante qui avaient été asservis à tort, sous peine de rupture des relations commerciales. Significatif également est le fait que le christianisme ne s'est sans doute pas véritablement implanté à Annamaboe. «Les Européens n'apprécient guère de se trouver en position d'infériorité, analyse Randy J. Sparks, ni de voir les Fante affirmer leur pouvoir et leur autorité.» Cette obligation de devoir se soumettre aux chefs africains et d'accepter que ce soit eux qui dictent les conditions de l'échange est mal acceptée. Ce que résume le gouverneur d'un fort anglais quand il évoque le désagrément de devoir vivre «là où les Nègres sont maîtres».

Cette domination des Fante n'empêche pas, voire favorise, les relations de proximité dans cette ville cosmopolite qu'est devenue Annamaboe. Les mariages ne sont pas rares entre Européens et Africaines, unions qui durent généralement tant que les hommes restent dans la région, certains continuant même à envoyer de l'argent après leur départ. Le plus important marchand d'esclaves anglais de la ville, Richard Brew, épouse la fille de l'un des chefs d'Annamaboe, donnant naissance à une famille créole. Le paradoxe est ainsi que ce grand connaisseur de la culture fante, père de deux filles métisses dont l'une portait un prénom anglais, l'autre africain, est aussi l'un des plus grands acteurs de l'envoi en Amérique de milliers d'esclaves. Les voyages en Angleterre de certains Fante sont une autre conséquence de cette relation particulière entre Européens et Africains. Plusieurs fils de chefs d'Annamaboe s'y

rendent, accueillis comme des princes, pour s'initier à la culture anglaise et apprendre les mœurs européennes. Un peu moins privilégiés, de jeunes hommes y vont pour être placés en apprentissage chez des forgerons ou des charpentiers, compétences précieuses à leur retour en Afrique. D'autres encore deviennent marins, même sur des navires négriers, les marins anglais étant en général moins racistes que la plupart de leurs contemporains. Le paradoxe est que cette expérience exceptionnelle de « première mondialisation » inventée à Annamaboe ne fut possible qu'à un prix très élevé, celui payé par les dizaines de milliers d'esclaves partis du port fante pour le middle passage et la servitude américaine.

Jean-Yves Grenier

### *Page des libraires, avril-mai 2017*

Au départ, comptoir commercial d'or pour les Portugais, Annamaboe est devenu au cours du XVII<sup>e</sup> siècle un des nombreux ports dédiés au trafic d'esclaves le long de la Côte d'Or, suivant en cela la simple mais immuable règle de l'offre et de la demande. C'est à sa fonction d'interface entre plusieurs mondes, et tout particulièrement aux hommes qui l'ont incarnée, que Randy J. Sparks s'intéresse ici. Mêlant histoire économique, histoire sociale et biographie, ce livre brosse un tableau général relevant autant de l'histoire globale, en ce qu'il décrit l'émergence d'un « Monde Atlantique », que de l'histoire connectée. Il s'agit en effet de montrer comment les différentes sociétés cohabitent, s'hybrident, s'affrontent à Annamaboe, et comment leurs hommes qui y vivent se retrouvent du nord au sud des Amériques, en Europe et en Afrique. Aussi cruelles qu'aient pu être les pratiques esclavagistes, une telle étude remet au centre ces acteurs africains méconnus du commerce triangulaire, pleinement intégrés à la marche du monde, négociants avisés et protagonistes conscients d'une mondialisation qui se met en place. Sans jamais remettre en cause le rôle moteur et central des Européens dans ce drame long de plusieurs siècles.

Jérémie Banel, librairie du MuCEM, Marseille.

## INTERNET

*Africa4 – Libération.fr*, 9 avril 2017

<http://libeafrica4.blogs.liberation.fr/2017/04/09/lemaitredannamaboe/>

### **Le maître d'Annamaboe**

Après *Le Rhinocéros d'or*, les éditions Alma déplacent une nouvelle frontière dans l'écriture de l'histoire en publiant la traduction du livre de Randy J. Sparks. Sous le titre *Là où les nègres sont maîtres* (titre choisi en référence à la citation de l'Anglais Thomas Melville en 1753, gouverneur du château de Cape Coast), nous est livrée l'incroyable histoire du port d'Annamaboe sur la Côte-de-l'Or (Ghana) au XVIIIe siècle : une histoire connectée et Atlantique, à la croisée entre le golfe de Guinée et les Caraïbes.

Elle met en scène une dynastie de marchands Fante qui domine le port d'Annamaboe, sous la férule de son principal patriarche : John Corrantee. Son pouvoir économique, fondé sur le commerce esclavagiste, se situe à l'interface entre l'Asanthe (le roi des Ashanti), d'une part, et, d'autre part, les compagnies à chartes britanniques spécialisées dans la traite des esclaves ou Passage du Milieu (la RAC - Royal African Company - et la CMTA - Company of Merchants Trading to Africa).

John Bannishee Corrantee est cabocere de la cité d'Annamaboe des années 1730-1740 à sa mort en 1764. Il serait né vers les années 1670 et apparenté (fils ou neveu) à George Bannishee, le célèbre et redouté cabocere d'Annamaboe au XVIIe siècle. Cabocere est dérivé du portugais caboceiro qui signifie « capitaine ». Sur la Côte-de-l'Or, il désigne le chef Fante qui cumule les fonctions de chef politique, magistrat et commandant militaire. Dans sa jeunesse, John Corrantee aurait été remis par son père « entre les mains des Anglais ». Tout laisse à penser qu'il a été accueilli au fort anglais de Cape Coast comme engagé oupaw... son père considérant qu'il lui était vital d'apprendre la langue et les mœurs de ces nouveaux commerçants débarqués en Afrique. Car les royaumes côtiers sont habitués, depuis les Portugais au XVIe siècle et les Hollandais au XVIIe siècle à voir arriver les Européens qui se

lancent dans la traite esclavagiste.

John Corrantee a fondé son pouvoir sur les armes, la diplomatie et le commerce, en sachant jouer des évolutions géopolitiques d'un monde Atlantique en construction. Il est réputé sur toute la Côte-de-l'Or pour être un négociant prospère. Sur cette prospérité basée sur le rayonnement commercial d'Annamaboe par la traite esclavagiste, il compte fonder sa dynastie. Ainsi épouse-t-il, parmi ses différences alliances matrimoniales, Eukobah : elle est la fille d'Anseh Sessarakoo, roi d'Aquamboo et nièce du roi d'Akron. John Corrantee s'impose donc comme l'intermédiaire et de médiateur politique de la société Fante entre la côte et l'arrière-pays continental. Le commerce (fructueux) du cognac et du rhum en provenance des Antilles qui transite entre ses mains en est la meilleure illustration. Derrière les alliances commerciales, diplomatiques et dynastiques, il peut également compter sur une authentique puissance militaire : il est réputé grand guerrier et se trouve à la tête des bendefoes, c'est-à-dire des milices, d'Annamaboe.

Aussi est-ce un souverain avisé et conscient des enjeux qui entame le dialogue avec les Anglais, depuis le château de Cape Coast pris aux Hollandais en 1664, mais aussi avec les Français, installés à Ouidah. Durant deux décennies, des années 1740 à sa mort en 1764, John Corrantee va user habilement des rivalités entre les Britanniques et les Français, notamment dans les extensions Atlantique de la guerre de succession d'Autriche (1740-1748) et la guerre de Sept ans (1756-1763). Pour mieux connaître et pénétrer l'univers de ses nouveaux interlocuteurs européens, il envoie un de ses fils auprès des Français et un autre auprès des Anglais.

Son fils Bassi, est envoyé à Paris dans les années 1740 et présenté à la cour comme un prince ; il fréquente toute l'élite du royaume de France, le collège Louis-le-Grand, se voit doté de quatre laquais et un chambellan, et lorsqu'il est baptisé par l'archevêque de Paris « Bassi, prince de Corrantryn », il reçoit pour parrain le roi de France Louis XV. Face à cette influence française croissante dans le golfe de Guinée, les Britanniques courtisent John Corrantee et lui proposent d'inviter à Londres son « fils préféré » William Anseh Sessarakoo, fils d'un lignage noble - à la différence de Bassi.

En 1747, William Anseh embarque sur le navire négrier Lady Carolina qui fait voile vers la Barbade avant de regagner Londres. Une fois à la Barbade, le capitaine

négrier du navire vend William comme esclave. Fureur et tremblement de l'autre côté de l'Atlantique lorsque la nouvelle arrive aux oreilles du maître d'Annamaboe. Face au scandale géopolitique qui s'annonce et qui risque de compromettre une partie de la traite, la CMTA britannique retrouve en toute vitesse William, le libère et le conduit en Angleterre avec toutes les marques de respect dues à son rang.

À Londres où il est littéralement reçu comme un prince, William devient la coqueluche de toute la société anglaise. Il est accueilli à la Chambre des Lords pour y écouter un discours du roi George II, participe à la garden party du duc de Richmond en mai 1749 pour célébrer la paix d'Aix-la-Chapelle qui met un terme à la guerre de succession d'Autriche, et assiste à la représentation de la pièce de théâtre Omonko... très certainement choisie en son honneur : elle met en scène l'histoire d'un prince africain réduit en esclavage au Surinam alors qu'il devait se rendre à Londres. Après avoir été baptisé en 1749, William regagne Annamaboe en 1750 où il est accueilli avec faste par son père.

En 1750, est promulgué l'African Trade Act : celui-ci constitue une victoire pour les négociants indépendants. et pour les commerçants Fante, partisans d'un libre échangisme avant la lettre et qui affirment un peu plus leur indépendance face aux compagnies commerciales à chartes. De 1750 à 1764, Britanniques comme Français vont devoir composer avec le pouvoir militaire, économique et diplomatique du maître d'Annamaboe sur la Côte-de-l'Or. Dans la décennie 1750, la CMTA anglaise lance la construction de son fort à Annamaboe dont Richard Brew prend le commandement en 1756. Mais ce dernier, loin d'imposer son ordre au cabocere, va devoir composer en permanence avec lui.

Avec cette microstoria d'Annamaboe, ce livre ouvre une nouvelle lecture de l'histoire de l'Afrique côtière du XVIIIe siècle, bien loin de la vision manichéenne d'une colonisation commerciale. Bien au contraire, l'histoire des royaumes côtiers de la côte du golfe de Guinée au XVIIIe siècle participe pleinement, fût-ce dans le cadre de la traite esclavagiste, de la construction du nouveau monde Atlantique.

Jean-Pierre Bat

*Service protestant de mission, 25 mars 2017*



[www.defap.fr](http://www.defap.fr)

Ce n'est pas un ouvrage facile... et il pourrait bien déclencher des polémiques. Toutefois, et justement parce qu'il bouscule les idées que nous avons sur la traite négrière, il faut lire le dernier livre – traduit – de Randy J. Sparks, professeur à l'université de Tulane (Nouvelle-Orléans, Louisiane), qui raconte l'histoire d'Annamaboe, plaque tournante de la Côte-de-l'Or (actuel Ghana) au XVIIIe siècle. Sans perdre de vue la place qu'a occupée le commerce triangulaire dans l'économie mondiale et les échanges transatlantiques, l'auteur nous fait revivre à l'aide d'archives dont certaines sont tout à fait étonnantes, ce qu'ont vécu les habitants de ce port, où se croisaient commerçants anglais, aventuriers français, riches Danois etc., tous avec un seul objectif et une seule contrainte : négocier avec les grandes familles régnautes africaines, lesquelles savent habilement jouer des uns contre les autres.